Le Vésinet 3 Juillet 1882.

Mon bien aimé Eugène,

Je viens de relire ta bonne et triste lettre et j'en ai le cœur navré, comme le premier jour que je l'ai reçue. Pauvre cher, comme je te plains comme je voudrais être auprès de toi pour te montrer toute l'étendue de mon amour. Mais aussi, je souffre bien de te savoir si malheureux, ton souvenir est toujours présent à ma mémoire et ne me quitte plus. C'est à cet effet bon pour toi que tes nombreuses et hautes occupations t'absorbent l'esprit, car tu n'as alors le temps de penser à ton isolement que tu éprouves. Quant à moi, je n'ai jamais si cruellement souffert de notre séparation comme dans ce moment. Que je voudrais, ma chère chérie, t'embrasser, te presser dans mes bras et pleurer avec toi, c'est surtout maintenant que je sens combien je t'aime, combien je t'adore.

Je t'en supplie calme toi, ne te laisse jamais aller à ton désespoir à tes chagrins, je sais par expérience, l'influence fatale que tout ces Bouleversements De l'âme et du cœur ont sur la santé. Et toi ma pauvre sœur, tu as besoin De ta santé pour conduire ta maison pour élever tes enfants. Ils n'ont plus que toi, toi seule, il ne faut être ni bien, ni bonne mère, tendre, dévouée, douce, courageuse. Ton cœur contient tout ces Vertus et toutes les autres, garde les Pour tes enfants qu'ils en jouissent pleinement. Eloigne De ton cœur toute amertume et tout ce qui pourrait porter atteinte à la sérénité De ton âme. En accomplissant tous tes Devoirs tu auras le calme intérieur et avec le calme la santé ce bonheur indispensable pour réussir dans la tâche que Dieu t'a imposée.

J'ai lu tes Deux lettres et je vois Clémie De voir avec quelle Douceur tu as répondu à ma parenté, mais comme tu as bien fait, on a regretté jamais D'avoir bien agi et l'on mis